

Marseille AIUS SEXOGYN 2017  
*Maux de femmes, maux d'ailleurs*

## **LORSQUE LA RELIGION S'INVITE EN CONSULTATION**

**Gemma Durand**

*Gynécologue, Montpellier*

*membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*

Pour les soignants confrontés aux questions actuelles posées par la sexualité à l'aune des nouvelles techniques, l'étude des principaux monothéismes est justifiée avant tout par la nécessité de comprendre les préceptes des religions auxquelles les patientes se réfèrent en matière de morale sexuelle. Pour pouvoir ainsi les écouter, les accompagner dans les dédales de la morale, pour pouvoir les guider dans le chemin étroit entre le bien et le mal.

Et au delà, la compréhension du fait religieux va ouvrir à la réflexion éthique dont l'exercice de la gynécologie moderne ne peut plus faire l'économie car les progrès scientifiques et techniques de la fin du siècle dernier ont littéralement transfiguré le début de la vie.

Vous connaissez ce temps lointain où Zeus pouvait enfanter sans femme à partir de sa cuisse ou de son crâne, ce temps où les Amazones pouvaient devenir mères bien que vivant sans hommes. La moïra pour les grecs, c'est le lot qui échoit à chacun, lot de fortune et d'infortune, accepté humblement. L'hubris, à l'inverse, c'est la démesure, la tentation de la toute puissance. Pour Asclepios, qui était le fils d'Apollon et de Coronis c'est à dire le fils d'un dieu et d'une mortelle, la tentation de l'hubris était forte. Il suffisait qu'il oublie sa part humaine pour qu'il se prenne pour un dieu. Après que le centaure Chiron lui enseignât l'art de guérir, Asclepios devint très habile, tant en chirurgie que dans l'art d'administrer des médicaments. Il reçût d'Athena deux fioles, l'une permettant de rendre la vie et l'autre de l'interrompre.

C'est exactement ce qui nous est arrivé dans les années quatre vingt. Du jour au lendemain, nous avons assisté à l'intrusion dans la clinique de nouvelles techniques qui nous offraient une telle sensation de puissance que le vertige nous assaillait! Nous nous trouvions, du jour au lendemain, maîtres de cette possibilité subite et inouïe d'interrompre la vie ou de la fabriquer. Nous portions, comme Asclepios, une fiole dans chaque main et nous les portions avec légèreté, forts que nous étions de penser que morale et progrès se confondaient.

Avec la contraception puis l'IVG était arrivé le temps des enfants programmés et aussi du désir programmé, on programme aujourd'hui les enfants mais on programme aussi le désir que l'on aura

d'eux! Puis est arrivé le temps de fabriquer l'enfant qui ne venait pas de concert avec ses parents. Amandine voyait le jour.

À cette époque, les petits arrangements avec les questions du début de la vie faisaient loi, morale et loi se rejoignaient, tout ce qui était scientifiquement possible était moralement permis. C'était la norme scientifique qui établissait le bien, là où *l'éthique des actions estimées bonnes*, dit Ricoeur<sup>1</sup>, n'avait pas encore sa place. C'était un feu d'artifice de puissance. Et sous nos yeux, la vie et la mort se côtoyaient au gré de ce qui devenait le seul maître, le désir. Leurs fils étaient entre nos mains. Nous voguions sur la crête de tous les possibles. Nous manipulions les gamètes, nous trichions avec les origines, nous rentrions dans ce temps intime de la conception dans lequel, disent les religions, seul Dieu est admis.

Nous choisissons les embryons sur des critères subjectifs, nous les classons de malades à sains, nous les hiérarchisons de mauvais à bons. Nous trichions avec le déroulé du temps, désireux que nous étions d'implanter un embryon congelé dans l'utérus de sa mère après la mort du père. Les embryons surnuméraires, ceux qui n'avaient pas été choisis pour intégrer le ventre de leur mère et devenir des petits d'homme, patientaient, congelés, dans l'attente de jours meilleurs. Puis, au gré de nos envies, ils étaient implantés, ou détruits, donnés à la recherche ou encore offerts à l'adoption.

Et voilà que sans nous en rendre compte, emportés que nous étions par l'excitation ambiante, nous nous brûlions les ailes à la question de la dignité de nos patients et de leurs embryons, nous flirtions avec l'objectivation, nous nous heurtions à la prégnance de l'économie qui poussait vers des actions puissantes et toujours nouvelles, parfois déshumanisantes, toujours lucratives, nous nous rapprochions dangereusement de la marchandisation du corps offert à l'expérimentation, ou loué pour faire un bébé...

Et peu à peu, sous nos yeux aveuglés, s'abîmait la décision médicale noble, celle qui restaure l'humanité là où la souffrance est passée. Peu à peu se fissurait le pacte de confiance.

En ce qui me concerne, j'ai été aux prises dans ces années-là avec plusieurs dossiers difficiles. Quelques patientes, accompagnées de leur mari, leur embryon ou leur fœtus. Dans le huis-clos de nos bureaux face à ces gens effondrés devant l'annonce d'anomalies, nous étions, à l'époque, seuls à décider du normal et de l'anormal, de la possibilité de poursuivre ou de la nécessité d'interrompre une vie, certes pas tout à fait bien formée, mais dont nul ne savait ce qu'il en serait de la dignité.

Devant mes yeux, il y eut de la brume, comme une perte de clarté. Je me suis posé la question d'interrompre mon métier lorsque le hasard a mis sur ma route un jésuite membre du Comité Consultatif National d'Éthique, le père Olivier De Dinechin. Il a entendu mon désarroi et ensemble nous avons formé un groupe de réflexion éthique, Labyrinthe. La bioéthique nous a offert un regard nouveau, une écoute, un discernement. Une façon de dissocier le possible du bon. Elle nous a aidés à analyser les situations pour lesquelles nous cherchions le bien, ou s'il n'apparaissait pas, le moindre mal.

Cette réflexion éthique qui rappelle la *pensée* de Platon, la *prudence* d'Aristote, la *sagesse pratique* de Ricoeur sera à même d'éclairer la question du bien et du mal. Elle est le fruit d'une réflexion

---

<sup>1</sup> Ricoeur P. Éthique et morale, in *Soi-même comme un autre*. Seuil, 1990

pluridisciplinaire le plus souvent et elle s'établit sur la conscience qui devra, pour s'élaborer, s'appuyer sur des normes législatives, philosophiques, anthropologiques mais aussi religieuses. L'étude de la religion, de l'élaboration au cours de l'histoire des dogmes et des doctrines qui ont édicté les préceptes de la morale sexuelle nous est indispensable.

Une des questions auxquelles nous sommes souvent confrontés est celle de l'interruption médicale de grossesse après la découverte, durant le premier trimestre, d'une anomalie chromosomique. Les recommandations de bonne pratique nous engagent à traiter ces patientes par les mêmes procédés que ceux des IVG. À moins de 12 semaines, la grossesse doit être évacuée par aspiration sous anesthésie générale. Mais l'aspiration à ce terme va abîmer l'embryon qui ne passe pas entier dans la canule. Or l'embryon n'est pas ici ce *grumeau de cellules* dont parlait la théologienne France Quéré. Pour ces femmes en souffrance, l'embryon est enfant. Contrairement à tous ces embryons du même âge qui, par défaut d'accueil en humanité d'une femme qui n'en est pas capable, sont avortés et ne sont les fils de personne. Bien souvent, ces femmes refusent l'aspiration. Elles souhaitent accoucher, voir l'embryon respecté dans son intégrité, puis l'enterrer. Nous devons savoir nous écarter de la médecine des recommandations qui fixe des normes dans un souci de santé publique. Car ce qui seul fait sens, c'est l'histoire. L'histoire d'une femme. De son mari. De leurs enfants mais aussi de leurs parents.

Dans ce genre de circonstances, bien souvent, tout s'enchaîne très vite. Les équipes qui prennent ces patientes en charge souhaitent écourter ce temps douloureux et précipitent les événements. Le temps s'accélère. J'insiste sur ce temps accéléré en pensant à ces cas cliniques présentés à notre groupe de réflexion éthique Labyrinthe, cas remarquables par la question posée mais dont le récit commence par: « Tout est allé très vite... ». La question éthique a besoin de temps. Pour la patiente d'abord; la souffrance ne peut être occultée, elle doit être palpée. Pour le médecin aussi: Il faut prendre le temps de laisser aller la pensée, de laisser s'élaborer la conscience.

« Les esprits et les coeurs, dit Jean-François Mattei, d'une façon générale mais surtout en médecine, n'étaient pas préparés à de tels choix éthiques<sup>2</sup>. »

En général les patientes ont fait part de leur décision d'interrompre avant la confirmation de l'anomalie. Ce choix a émané d'elles dans un chuchotement, comme dans un soupir, dans cette voix sans voix qui veut dire sans dire, qui tente d'être audible tout en restant cachée. Dans la précipitation, dans ce temps échappé, nous ne devons pas oublier de poser la question de la religion. Les patientes catholiques souhaitent souvent, au décours d'une cérémonie religieuse, enterrer l'embryon dont le corps est entier. On entre en humanité lorsque l'on enterre ses morts dit-on. Par la décision de sa mère sous couvert de religion, de déchet, cet embryon est passé à humain.

Lorsqu'une patiente catholique, par exemple, décide d'interrompre sa grossesse en cas d'anomalie, face à ce premier dilemme éthique, la décision, bien qu'empreinte de culpabilité et de tristesse, est ferme. Le questionnement plus difficile est celui du moyen de traiter cette grossesse chimiquement interrompue. Pour élaborer la conscience, elles s'appuient sur la religion. L'enfant doit naître entier, non abîmé et pouvoir, à l'issue d'une cérémonie religieuse, être enterré. Il y a toujours des petits

---

<sup>2</sup> Mattei, JF. *L'épée d'Académicien de Jean-François Mattei*. Institut de France, Académie des Sciences Morales et Politiques, 2016

arrangements avec la conscience. Ces femmes qui entendent suivre les prescriptions de la doctrine catholique en préservant l'entière de leur enfant ont choisi néanmoins de désobéir à son premier précepte: « tu ne tueras pas ». En amont même, elle s'en éloignent en acceptant le dépistage ante natal. En cela elles en appellent à la morale du moindre mal, pourtant proscrite dans leur religion!

Elles font appel à la triple morale catholique, universelle qui dit le dogme, particulière qui l'adapte à un lieu et à un temps et singulière qui sera adaptée à l'unicité de chaque personne.

Alors elles s'orientent vers la recherche du bien pour cet enfant déjà perdu.

Certaines femmes, plus rarement, choisissent de poursuivre leur grossesse en appuyant leur décision sur leur foi. Elles donnent la vie, prénomment, baptisent, parfois voient mourir puis enterrent leur enfant. Le propos n'est pas de comparer ces choix. Ils sont établis dans le silence de l'âme. La réflexion porte ici sur l'élaboration de la conscience et sur la place de la religion dans cette élaboration.

La préoccupation éthique passe toujours par la recherche de la conscience. C'est là son fondement. L'éthique traite de situations hors normes, hors interdits. De situations pour lesquelles le bien est cherché, ou s'il n'apparaît pas, le moindre mal. L'éthique tente de trouver des réponses à des questions singulières, contrairement à la morale qui fixe une obligation marquée par des normes. C'est là la nuance entre l'éthique et la morale chère à Paul Ricoeur « selon que l'on met l'accent sur ce qui est estimé bon ou sur ce qui s'impose comme obligatoire<sup>3</sup> ».

« L'homme a par nature une inclination à la vertu. Face à un choix, il choisira le bien. » dit Rabelais<sup>4</sup>. Mais le bien de l'un n'est pas le bien de l'autre. Seule la conscience peut orienter le choix. Et son élaboration, pour bon nombre de nos patientes, a besoin de la religion. Nous devons pouvoir les aider, en cela nous devons connaître les principaux monothéismes.

Le danger de l'ignorance des principaux monothéismes est aussi de laisser la rumeur prendre le pas sur la question du bien, de l'entendre énoncer une morale surannée, sottement posée.

Avez-vous lu la presse ces dix dernières années, lorsque les traitements hormonaux de la ménopause sont accusés des pires maux, cancer du sein, accidents cardiaques, que les pilules de dernières générations donnent des accidents vasculaires, que la vaccination contre le papilloma virus est cause de maladies auto-immunes, la stérilisation définitive d'algies pelviennes, les stérilets à la progestérone de dépressions? Force est de constater que ces affaires, dans leur essence même, sont en lien direct avec la sexualité: une velléité - inconsciente - de restreindre l'accès à la sexualité, pour ne pas dire au plaisir ? Et de la condamner lorsqu'elle est décrochée de la fécondité? Nous lisons entre les lignes les paroles de Saint-Augustin, vieilles de plus de quinze siècles, qui chargeaient la femme de la responsabilité du péché originel, paroles ô combien toujours présentes dans l'inconscient collectif! La conscience individuelle est là aussi pour parer à l'inconscience collective.

<sup>3</sup> Ricoeur P. Éthique et morale, in *Soi-même comme un autre*. Seuil, 1990

<sup>4</sup> Rabelais F. *Gargantua*. 1542, éd. Gallimard, 2007, chap. LVII, « Comment estoient reiglez les Thelemites à leur manière de vivre », p. 489

## LE DÉBUT DE LA VIE

Dans l'analyse des croyances religieuses quant à leur contribution à l'éthique et à la morale sexuelle, la question de l'embryon est centrale.

« La culture scientifique nous demande de vivre un effort de la pensée. » disait Gaston Bachelard.

Diagnostic ante natal, interruption de grossesse volontaire ou médicale, Procréation Médicalement Assistée, congélation, recherche sur les cellules souches, toutes les préoccupations éthiques auxquelles nous sommes confrontés s'articulent autour de la question de l'origine:

Quand l'embryon est-il humain? Est-il sujet, digne de respect, ou objet, prêt à s'offrir en sacrifice à la recherche au nom de la solidarité? Quand est le début de la vie?

« Nous survenons, dit Paul Ricoeur, au beau milieu d'une conversation déjà commencée<sup>5</sup>. » « Une image manque dans l'âme » ajoute Pascal Quignard<sup>6</sup> car, dit-il « Je n'étais pas là le jour où j'ai été conçu. » Cette image n'est pas accessible à la vue et pas non plus envisageable par la pensée. La seule façon de s'en approcher passe par la transcendance, du latin *transcendere*, surpasser, c'est-à-dire la reconnaissance de ce qui est au-delà du perceptible et de l'intelligible. Qui, pour les philosophes, dépasse vers l'extérieur et vers le supérieur. Qui quitte l'ordre du temps. La scène primitive est-elle avant le temps de l'enfant ou déjà inscrite dans son temps propre? Et en cela, l'enfant succède-t-il à ses parents ou est-il antérieur à eux<sup>7</sup>? Et si la transcendance suprême est Dieu par sa position extérieure et supérieure à la création, la transcendance nécessaire pour penser l'origine n'est pas exclusivement divine. Cette absence d'image de l'origine crée un manque. La vie éclôt et s'installe sur un manque. Ce manque n'est-il pas moteur à vivre, n'est-il pas condition au surgissement du vivant<sup>8</sup>?

Les procréations modernes viennent interroger l'origine. Car nous devons poser des mots. Nous ne pourrions occulter le récit de vie qui nous sera demandé. Mais tout, dans l'origine, ne sera pas conté.

« La scène primitive, dit Quignard, est l'amont sans langage de la biographie<sup>9</sup>. »

## ORIGINE & RELIGIONS

La première façon d'oser conceptualiser l'origine est d'y placer un mythe. Le mythe religieux va ouvrir à un ailleurs transcendant où pourra s'énoncer ce qui est impossible à l'homme.

Pour le monothéisme juif, jusqu'au 40<sup>e</sup> jour de grossesse, l'embryon est comme de l'eau<sup>10</sup>. Il n'est pas une personne, il appartient à la femme. Il ne sera humain que lorsqu'il aura la tête dehors et qu'il respirera<sup>11</sup>.

<sup>5</sup> Ricoeur, Paul. *Du texte à l'action*. Paris, Seuil, 1986, p. 48

<sup>6</sup> Quignard, Pascal. *La nuit sexuelle*. Flammarion, Paris, 2007

<sup>7</sup> Quignard, Pascal. Op.Cit.

<sup>8</sup> Causse, Jean-Daniel. « Filiation et transmission. » in *Introduction à l'éthique. Penser, croire, agir*. di Jean-Daniel Causse & Denis Müller, Labor et Fides, Genève, 2009

<sup>9</sup> Quignard, Pascal. Op.Cit.

<sup>10</sup> Atlan P. *La femme, le gynécologue, et les religions*. Schering Theramex. Paris 1995

<sup>11</sup> Durand, Gemma « Sexualité et Religions » *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 2012, conférence 4209

La doctrine catholique considère l'animation à la fécondation. « Dès que l'ovule est fécondé, dit Jean-Paul II, une vie est inaugurée, différente de celle du père, différente de celle de la mère. Il ne sera jamais humain s'il ne l'est pas déjà<sup>12</sup>. »

Dans l'islam, la vie débute avec la conception et l'être est humain dès cet instant<sup>13</sup>, mais l'esprit investira la créature au 120<sup>e</sup> jour<sup>14</sup>. C'est un temps sans vie propre, un simple processus biologique. Pour les protestants, il n'y a pas de commencement. « Nous ne sommes jamais, dit Marc Faessler, au commencement de rien, mais toujours situés dans un commencement au sein duquel la vie ». La dignité du fœtus naît de l'ordre de la parole. C'est l'inscription de la chair dans l'ordre de la parole qui est responsable de l'animation. « Croisée invisible de la voix et du corps, il deviendra sujet parlant. L'âme du fœtus, c'est l'union de la conception biologique au futur respir de la naissance<sup>15</sup>. »

## NATURE & RELIGIONS

La nature occupe de façon générale une place essentielle dans l'établissement de la morale. Longtemps, elle a encouragé l'amour et la conception des enfants et sa prééminence n'a été remise en question que très récemment par les courants modernes qui prônent la liberté, néo malthusiens au XIX<sup>e</sup> siècle, puis féministes au XX<sup>e</sup> siècle. Car l'élément le plus naturel, pour l'homme, c'est la conception des enfants. Sur le plan physiologique, tout tend vers elle. D'ailleurs nature, du latin *natura*, signifie naître. L'affront majeur fait par la science à la nature dans la seconde moitié du siècle dernier est certainement le fait d'avoir touché à la conception. De s'être approché du début de la vie, d'avoir côtoyé l'origine. D'être entrés dans la nuit sexuelle, violant, ainsi, la pudeur de la scène primitive.

La place de la nature dans la doctrine catholique est centrale. La loi morale est constituée de la loi évangélique et de la loi naturelle. La morale sexuelle, pour les catholiques, repose totalement sur le respect de la nature.

À l'inverse, pour les protestants, la nature ne peut en aucun cas imposer sa loi à l'homme. Tout doit être ramené au désir fondateur de vie. France Quéré pose magnifiquement cette question du pouvoir de la nature sur la morale: « La loi naturelle, dit-elle, n'a rien de loi universelle, on peut détourner la toute puissante nature considérée comme sacrée par tant d'autres, lors même que cette nature a donné vie à un ventre récalcitrant<sup>16</sup>. »

## CONTRACEPTION & RELIGIONS

Pour comprendre la façon dont sont édictés les préceptes des monothéismes en matière de contraception, il faut redéfinir pour chacun d'entre eux ce qu'est la sexualité.

Dans la doctrine catholique, l'amour est humain, total, fidèle et fécond. La sexualité a trois fonctions, une fonction relationnelle, une fonction plaisir et une fonction fécondité et c'est là le

<sup>12</sup> *Evangelium Vitae*, Encyclique, 1995.

<sup>13</sup> Boubakeur D. *La maternité et le sacré. Spirale. Ed Eres 1996*

<sup>14</sup> Fari HE. *La reproduction religieusement assistée. Ethique, religion, loi et reproduction. [in Gyn-Obs #348, mars 1996, pp 4-7]*

<sup>15</sup> Faessler M. *Ethique, Religion, Droit et Reproduction. Schering Theramex. Paris 1998.*

<sup>16</sup> Quéré F. *La femme, le gynécologue, et les religions. Schering Theramex. Paris 1995*

point essentiel: union et procréation ne sont pas dissociables<sup>17</sup>. Toute action sur l'acte conjugal visant à rendre impossible la procréation est interdite, la sexualité ne peut être séparée de la procréation. Seuls les préservatifs sont autorisés si l'existence d'un des deux partenaires est menacée. Par contre il est licite d'avoir recours aux périodes infécondes, ce choix des rythmes naturels chers à Jean-Paul II qui comportent l'acceptation du temps de la personne, du dialogue, de la responsabilité commune et de la maîtrise de soi<sup>18</sup>.

Dans le judaïsme, l'amour est essentiel, il est une obligation morale et religieuse, procréation et plaisir sexuel y ont leur place, le plaisir est un dû entre les époux<sup>19</sup>. La contraception est autorisée pour autant qu'elle ne soit pas définitive et seulement après la mise au monde d'un garçon et d'une fille.

De la même manière, la sexualité occupe dans l'Islam une place importante, elle est volonté divine. Le mariage est une obligation et l'amour physique y a toute sa place, le plaisir est là encore un dû entre les époux. Mais le but procréatif reste l'excellence<sup>20</sup>. La contraception est tolérée.

Pour les églises protestantes, la grâce inconditionnelle de Dieu affranchit de la question du permis et du défendu et appelle à la responsabilité, explique le pasteur Delteil. Ces églises vont réévaluer la responsabilité individuelle. Les situations dans lesquelles vont s'affronter des normes contraires sont acceptées, l'arbitrage se fera en faveur du moindre mal. Dans la relation amoureuse, sexualité et procréation peuvent être dissociées. D'ailleurs elles l'ont toujours été, depuis que le monde est monde. C'est dans cette dissociation que réside l'humanité, dans sa différence avec l'animalité<sup>21</sup>. La contraception est autorisée.

## INTERRUPTION DE GROSSESSE & RELIGIONS

Mais lorsque la conception se fraie passage là où l'enfant n'a pas sa place à naître chez une femme décidant en conscience qu'elle ne peut l'accueillir, ou lorsqu'il est porteur d'une grave anomalie, qu'en sera-t-il de l'interruption de grossesse, volontaire ou médicale à la lumière de la foi?

Dans le judaïsme, les dépistages ante natal et pré implantatoire sont admis. En cas de souffrance physique ou morale, la mère est prioritaire face à l'enfant, l'interruption de grossesse n'est pas interdite.

Chez les catholiques, le diagnostic ante natal n'est moralement licite que s'il est destiné à la sauvegarde du fœtus. Le début de la vie à la conception pose l'avortement comme illicite quelles qu'en soient les raisons même thérapeutiques. Et s'il faut choisir entre deux normes, la théorie du moindre mal n'est pas retenue comme excuse<sup>22</sup>.

De même dans l'islam le diagnostic ante natal peut être pratiqué en tant que médecine de prévention mais pas en recherche d'anomalie, car «prédire est redoutable et cela peut se traduire par des

<sup>17</sup> Thévenot X. *Repères éthiques pour un monde nouveau*. Salvator 1982

<sup>18</sup> *Evangelium Vitae*, Encyclique, 1995.

<sup>19</sup> L'amour au quotidien : Le plaisir, un don de dieu. Arte janvier 1997

<sup>20</sup> Chebel M. *Dictionnaire amoureux de l'Islam*. Plon 2004

<sup>21</sup> Quéré F. *La femme, le gynécologue, et les religions*. Schering Theramex. Paris 1995

<sup>22</sup> Paul VI. *Humanae Vitae*. Principes doctrinaux. Ed Centurion juil 1968

paroles meurtrières» dit Boubakeur. L'avortement n'est admis que si la grossesse présente un risque vital pour la mère<sup>23</sup>.

Chez les protestants, la mise en évidence d'une anomalie grave laisse l'arbitrage à la conscience en faveur du moindre mal. Si la grossesse est arrêtée, la dignité du fœtus est respectée jusqu'à cette limite de fracture avec l'alliance avec la vie<sup>24</sup>.

## PROCRÉATION MÉDICALEMENT ASSISTÉE & RELIGIONS

Lorsque l'enfant ne vient pas, les procréations modernes vont se substituer à la conception impossible pour le couple stérile. Souvent elles amènent l'enfant, mais ce faisant, elles reposent la question du commencement.

Dans le judaïsme, la stérilité est une malédiction car elle empêche d'obéir à «croyez et multipliez». Les techniques de procréation médicalement assistées sont admises mais elles ne doivent pas priver les sujets de visage et d'histoire, les gamètes exogènes sont à éviter<sup>25</sup>.

Par contre, la doctrine catholique, en affirmant que l'embryon doit être considéré comme une personne dès la fécondation, entraîne une cascade d'interdits. La nature est incontournable. La conception est un acte intime entre un homme une femme et Dieu, sa médicalisation n'est pas autorisée. La fécondation hors du corps est interdite et un don anonyme de gamètes entraînerait une coupure dans la généalogie<sup>26</sup>.

L'aide médicale à la procréation est acceptée pour les musulmans pour autant qu'elle respecte la dignité des êtres et leur dimension spirituelle<sup>27</sup>. Les gamètes seront parentaux mais les liens du sang peuvent être relativisés car «Les parents sont ceux qui combattent ensemble<sup>28</sup>».

Chez les protestants, la médicalisation de la conception est possible en tant qu'aide à donner la vie sans pour autant que ces techniques ne soient surévaluées<sup>29</sup>. En cas de don de gamète, l'enfant a droit à connaître ses origines.

## PUDEUR & PROCRÉATION MÉDICALEMENT ASSISTÉE

Il n'est pas que les dogmes qui soutiennent l'élaboration de la conscience. La loi est, elle aussi, nécessaire. Mais les lois concernant l'embryon vacillant au gré du vent. Elles suivent les progrès! Et c'est toujours au moment des évolutions législatives touchant à l'embryon que vient se poser la question de sa dignité. Qu'en est-il de sa dignité? Où commence le respect? Je souhaiterais poser autrement la question du statut de l'embryon. Et en cela tenter de la rattacher à un concept essentiel dans le maintien, face à l'autre de la place de sujet: la pudeur.

Lorsqu'Adam et Ève étaient au paradis, c'était le temps de l'innocence, innocence de tout et avant tout du fait d'être deux. Adam et Ève n'avaient pas honte alors qu'ils étaient nus parce qu'ils ne

<sup>23</sup> Boubakeur D. *La maternité et le sacré. Spirale. Ed Eres 1996*

<sup>24</sup> Faessler M. *Ethique, Religion, Droit et Reproduction. Schering Theramex. Paris 1998.*

<sup>25</sup> Klein B. *La maternité et le sacré. Spirale. Ed Eres 1996*

<sup>26</sup> Donum Vitae. *Cahiers de l'Actualité Religieuse et Sociale 347*

<sup>27</sup> Fari HE. *La reproduction religieusement assistée. Ethique, religion, loi et reproduction. [in Gyn-Obs #348, mars 1996, pp 4-7]*

<sup>28</sup> Dousse M. *Ethique, Religion, Droit & Reproduction. Schering Theramex. Paris 2000*

<sup>29</sup> Fuchs E. *La reproduction religieusement assistée. Ethique, religion, loi et reproduction. [in Gyn-Obs #348, mars 1996, pp 4-7]*



savaient pas qu'ils étaient nus. Il n'y avait pas de regard, ils étaient dans un total état de transparence<sup>30</sup>. C'est lorsqu'ils sortirent de l'innocence après avoir croqué le fruit qu'ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils eurent honte, s'emparèrent des feuilles d'un figuier, se cachèrent derrière un buisson et reçurent les divines tuniques. Les voilà enveloppés, protégés de leur nudité. Cette membrane qui les sépare, c'est la naissance de la pudeur. L'homme et la femme sont deux dès lors qu'ils sont devenus pudiques. Par cette peau nouvelle, en se recouvrant ils se découvrent, en se voilant ils se voient: Autour de cette peau ils deviennent un et autre. La pudeur est gage d'altérité. C'est à partir de cette séparation que pourra avoir lieu la relation, la pudeur est gage de rencontre. Mais la rencontre avec un autre séparé qui ne se livrera jamais tout à fait. La pudeur est gage de respect.

Revenons à l'embryon. Dans les années 80, lorsque les équipes de médecins et de biologistes ont décidé que l'aide à la procréation était légitimée par ses qualités thérapeutiques, les voiles de la pudeur de la scène primitive et, au delà, de l'origine, sont tombés. Les spermatozoïdes ont été analysés, hiérarchisés. Les ovocytes, longtemps après, sont à leur tour approchés. Puis l'homme s'est donné les moyens d'assister à la conception. Sur la pointe des pieds, il croise la scène primitive faisant mine de ne pas voir. Discrètement, il entre dans ce sein maternel dans lequel seul Dieu est admis. Et il assiste en direct au début de la vie. Enfilant ses habits de scientifique, il se fabrique un regard qui voit sans voir. Qui compte les cellules en oubliant ce qui s'y cache.

« Mattei, disait Testart à l'époque, n'oublie pas que ces embryons, si tu les mets dans un utérus, ça fera des hommes! »

Et ce même Jacques Testart se levait la nuit, enfilait un manteau chaud et traversait Paris dans le froid de l'hiver pour surveiller les gamètes de son laboratoire. Pourquoi la nuit? Fallait-il la nuit pour appréhender l'origine? Qu'attendait-il? De voir la vie? Émouvant, il raconte que d'abord il longeait la paillasse sans s'arrêter, les yeux baissés, au prétexte de faire un café. Certainement savait-il que l'embryon doit rester voilé. Mais le biologiste n'y tenant plus posait les yeux et cherchait devant lui le temps du commencement. Mais ce temps est ailleurs, c'est un temps inconnu de nos horloges, un temps différent du nôtre.

Dans la nuit de l'origine, le regard humain a filtré. Regard impudique? Regard scientifique, donc légitime. Regard dissocié. De l'obscurité profonde, l'origine passe à la lumière et l'embryon, nu, se dévoile. Sous le regard du chercheur, le voile de la pudeur est tombé. La pudeur par laquelle l'autre reste autre, gage d'altérité. La pudeur qui fait de l'autre un autre séparé, en place de sujet. L'embryon a frôlé un instant, disons quelques années, le risque d'être chosifié. Il nous appartient de re-tisser un nouveau voile qui rendra à l'embryon sa place de sujet. Qui rendra l'origine à l'intime et le Mystère à l'énigme. Ce nouveau voile, c'est la réflexion éthique à laquelle nous sommes convoqués. Il en va de notre responsabilité<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> Horvilleur, D. *En tenue d'Ève, Féminin, pudeur et judaïsme*. Grasset, Paris, 2013

<sup>31</sup> Durand, Gemma. *Les habits d'Adam et Ève. Réflexions sur la pudeur*. Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, 2017, Conférence 4396